

Père Matthieu Jasseron

Les histoires de cœur d'un jeune curé



Dans l'intimité
d'un prêtre
d'aujourd'hui



Les histoires de cœur
d'un jeune curé

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Croire, ça ne sert à rien. Et pourtant ça change tout !

PÈRE MATTHIEU JASSERON

Les histoires de cœur
d'un jeune curé



© Flammarion, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement aux lecteurs

Chers amis, vous vous apprêtez à plonger dans l'intimité du cœur d'un prêtre d'aujourd'hui. Sans prétendre être une représentation exacte de la réalité, vous allez y découvrir les joies, les misères, les doutes, les colères et la beauté que représente cette vie si singulière.

Inspiré de faits réels, ce récit constitue une sélection d'événements et d'expériences qui ont touché mon cœur et reflètent, me semble-t-il, une assez juste image du quotidien.

Veillez croire qu'afin de préserver l'intimité et respecter la vie privée de tous ceux qui m'ont inspiré, les noms, personnages, caractères et certains aspects des anecdotes narrées ont été délibérément modifiés.

Bienheureuse pérégrination à vous.

Jeudi 12 septembre 2013

J'ai 28 ans et ce soir, pour la première fois depuis des années, je dors à nouveau dans un pauvre petit lit une place, au milieu d'une minuscule chambre d'internat.

Moi, futur prêtre...

Qui aurait pu m'imaginer un jour entre ces murs ? Qui aurait pu penser que mon destin se jouerait peut-être ici ?

C'est le royaume de la simplicité, l'empire du dépouillement. Niveau déco, cette pièce pourrait rivaliser avec une cellule franciscaine. Pourtant mon âme semble bien. En cet instant je ressens quelque chose de l'ordre de l'épanouissement. On trouve ici le nécessaire et rien de plus : un lit, un bureau, une étagère, une armoire, un lavabo, et cette moquette qui murmure sous mes pas. Huit mètres carrés

d'un univers confiné dans lesquels se mêlent effluves de vieux meubles, souvenirs invisibles d'anciens occupants et vapeurs d'acariens aseptisées au shampoing.

La pièce est au deuxième étage, tout au fond du couloir, face nord, avec vue au loin sur la cathédrale. Majestueuse, elle se dresse tel un phare, une sentinelle éternelle veillant sur Orléans et sur moi. Silencieuse, elle éveille en moi une volée de questions : Suis-je à ma place en ce lieu où tant d'autres avant moi ont cherché leur voie ? Est-ce ici que s'écrira le prochain chapitre de mon existence, ou bien n'est-ce là qu'un mirage, une illusion fugace ?

Plongé dans la pénombre, je suis envahi par un frisson mêlant inquiétude et excitation. Comment suis-je arrivé ici, en cette bâtisse chargée de tant d'histoire et de secrets ? Combien de temps vais-je demeurer entre ces murs austères ? Cette chambre sera-t-elle pour les six années à venir mon sanctuaire, ou bien tout cela s'évanouira-t-il dans quelques semaines à peine, tel un songe éphémère ? Mes pensées se plaisent à méditer chaque éventualité.

Suis-je fait pour cette vie d'abnégation et de prière ? Ou n'est-ce là qu'une étape supplémen-

taire dans ma quête de vérité, de sens et de cette raison d'être qui semble m'échapper ?

Un large sourire éclaire mon visage, comme si les presque trois décennies passées m'avaient conduit inévitablement à cette nuit. Malgré le tourbillon d'interrogations qui agitent mon âme, un bien-être inattendu m'enveloppe.

J'aimerais croire en cette vocation, mais le mystère demeure insaisissable. « Prêtre » : ce mot résonne en moi à la fois comme un appel autant qu'une farce. Soyons honnêtes, ce n'est pas pour moi, je n'en suis pas digne. Mon passé tumultueux, mes addictions, mes bassesses inavouées... rien de mon passé ne rime avec « curé ». Et une vie sans femme, sans enfant, dans l'obéissance et sans argent, crois-tu vraiment que tu tiendras, Matthieu ?

Les pensées virevoltent, mêlant vertus et vices, élans divins et interrogations tortueuses.

Si les gens pouvaient s'imaginer tout ce qui passe par la tête lors de la première nuit au séminaire.

La malicieuse lune de ce soir semble jubiler de dévoiler les secrets oubliés de mon passé. Elle se délecte de faire rejaillir furtivement, les unes après les autres, les réminiscences de ce que j'ai été, tout ce que j'ai pu traverser.

Peut-être, au fond, n'est-ce qu'une étape pour mieux comprendre, découvrir ce à quoi je suis appelé, ce qui me rendra vraiment heureux, ce pour quoi je suis fait.

J'aimerais pouvoir encore longtemps me laisser balader par toutes ces méditations, idées et spéculations, mais dans quelques heures il faudra se lever. Rendez-vous a été pris pour les laudes à 7 h 30. Si je veux avoir le temps de faire oraison un peu avant, il me faut dormir et mettre mon esprit en sourdine.

Suis-je à ma place ? L'avenir me le dira.

Essayons peut-être juste de vivre le présent comme un présent, et on verra.

- Questionnement -

Samedi 14 septembre 2013

Est-ce une secte ?

Hier matin, nous avons quitté Orléans pour rejoindre, le temps d'une retraite de rentrée, le monastère des Annonciades à Bourges. Je dois dire que ces premiers jours passés en compagnie de ceux qui s'apprêtent à être mes frères pour ces six prochaines années, laissent mon cœur dans un état de confusion mêlée d'admiration et de gratitude pour tout ce qu'il m'est donné d'expérimenter. Ces moments de complicité déjà si intenses, cette ambiance propice au ressourcement et à l'élévation, tout me paraît d'une richesse inestimable. Et pourtant, en dépit de toutes ces grâces reçues, je continue de me sentir différent, si singulier parmi eux.

Ce qui me reconforte, c'est que ma promotion est loin d'être composée uniquement de types issus de familles cathos privilégiées. Des âmes si variées s'y côtoient : plus de la moitié de convertis, de gars qui ont personnellement fait la rencontre de Dieu dans leur propre chemin de vie. Des parcours uniques, des trajectoires atypiques... Je n'aurais jamais cru à tant de diversité parmi les curés.

Entre le fromager de Châteauroux représentant syndical et fan de metal, qui officia plus de douze ans en usine, l'éducateur du 93 ayant lui-même connu la rue, puis la prison pendant un temps, avant de chercher à devenir le bon samaritain, de ceux qui en ont besoin, ou encore l'ancien sous-marinier des services de renseignement, passionné de K-pop, qui a été fiancé pendant un temps, tous ont eu une vie avant le séminaire. Comme moi, rien ne les prédestinait à cette voie et pourtant ils sont là, habités de cette foi et de ce goût pour la prière qui me semble encore si lointain.

Et que dire des sœurs qui nous accueillent ? Sempiternellement souriantes, délicates et attentionnées. Elles nous concoctent des mets dignes de grandes tables pour prendre soin de nous, des futurs prêtres qu'elles voient en nous. Avec leurs monosourcils, leurs petites moustaches et leurs sandalettes

caractéristiques, elles semblent tout droit sorties d'un autre temps. Pourtant leurs rides laissent transparaître des existences de lumière, de bonté et d'émerveillements, qui témoignent d'une faculté si admirable à épouser le présent.

Tout est si beau ici, si heureux, que je me demande si je suis fait pour cette destinée simple, parsemée de joies pures. Il est où le loup ?

Ai-je la capacité d'être digne de cet appel ? Je me sens comme un bouledogue au milieu d'une meute de labradors. J'admire leur façon d'être, j'aspire à leur ressembler, mais soyons honnête, j'en suis encore fort loin.

- Émerveillement -

Mardi 11 février 2014

Lors de la réunion communautaire de ce soir, une annonce inattendue nous a frappés : Benjamin s'en va.

En quatrième année, il semblait bien enraciné parmi nous, et pourtant sa formation, abrupement, s'achève désormais ici.

Par souci de discrétion, nul ne nous a révélé les raisons de son départ. Il est le troisième à s'éclipser depuis le début de l'année. Le premier avait choisi de son plein gré de quitter la maison, après seulement deux semaines. Il avait ressenti que cette vie ne lui convenait pas. Mais pour Benjamin, tout comme pour celui qui l'a précédé, le mystère demeure. Ont-ils commis quelque « acte répréhensible » ? Ou est-ce simplement le fruit du discernement des pères face à leurs caractères ?

Difficile à appréhender... Ces départs inopinés nous laissent chaque fois perplexes. Ils questionnent nos aptitudes, notre propre engagement, ce qu'on imagine des attentes de l'Église vis-à-vis de ses serviteurs. Ces événements nous renvoient inévitablement à nos propres chemins personnels.

Les interrogations autant que les bruits de couloirs fusent.

Est-ce parce qu'il est gay qu'on l'a renvoyé ? Après tout je ne sais même pas s'il l'est. C'est sûr, il est fort précieux, clairement efféminé, mais cela m'étonnerait. A priori, l'institution se moque de connaître notre orientation sexuelle ; la seule chose qu'on nous demande, c'est d'être chastes.

Non, je n'ose penser qu'il ait pu être viré juste parce qu'il semble attiré par les hommes.

Mais forcément, ça m'interroge, ça m'interpelle. Non pas tant sur mes propres attirances – sur ce point, je pense que c'est plutôt établi –, mais sur tout le reste.

Certes, je sens un progrès, une amélioration dans mon être, j'ai plus d'énergie, de vivacité d'esprit, de confiance en Dieu et de force aussi, pour marcher vers ce qu'il nous a promis. Et en même temps l'évidence est chaque jour plus frappante : je demeure un pauvre gars,

un homme très imparfait, pétri de contradictions et de motions intérieures que je n'arrive pas toujours à contrôler.

Une réelle grâce m'a été accordée, il me faut le reconnaître : celle de réussir à maintenir une vie spirituelle engagée depuis mon arrivée. Toutefois, je ne peux m'empêcher de voir la noirceur qui habite encore mon cœur – et pire, à quel point je l'aime.

Mais n'est-ce pas le propre du péché de demeurer toujours irrésistiblement tentant ?

Prions bien en tout cas pour Benjamin et pour tous ceux qui comme lui se voient arrêtés dans le chemin où ils se sentaient appelés. Que le Seigneur leur envoie les grâces nécessaires pour qu'ils puissent continuer d'avancer confiants, et trouver ainsi là où leur bonheur les attend !

- Discernement -

Mercredi 23 avril 2014

Si Ludivine n'avait pas été si envoûtante, aurais-je dévoré autant de bouquins ?

Moi qui lisais quand même bien moins jadis, je suis ahuri de constater la quantité de livres que j'ai ingurgités depuis le début de l'année. Et en même temps, il faut le reconnaître, ce sourire radieux, cette étincelle dans les yeux chaque fois que je franchis le seuil de l'unique librairie catho de l'agglo : qui pourraient-ils laisser indifférent ? Ces passionnantes discussions à réinventer le bonheur, ces rires complices, cette profondeur dans l'échange sur ce qui fait le sel de la vie, le goût de l'existence... Je m'interroge : qui, sinon un robot, pourrait ne pas y être sensible ?

Au tréfonds de mon être, je sais que rien n'advient entre nous et pourtant j'aime « flirter » avec elle, la retrouver, percevoir

l'attraction mutuelle et me délecter de sa présence sincère, toujours gaie et bienveillante.

Elle me rappelle dans une certaine mesure Andrea, que j'avais rencontrée il y a un peu plus de trois ans déjà, lorsque j'avais pris une année pour aller étudier dans le monastère des frères de Saint-Jean, à côté de Roanne. Peut-être venue comme moi poussée par une quête intérieure, on y a partagé les cours des moines en auditeur libre dix mois durant. Et dès le premier regard, son charme avait opéré. Comme Ludivine, elle possédait cette simplicité dans les traits, ce pétillement dans les yeux, et cette chaleureuse fraîcheur qui ne peut que vous inviter à la confiance. Elle dégageait aussi une maturité et une intelligence que je n'avais quasiment jamais rencontrées chez une femme de 20 ans, quelque chose non pas tant de rationnel mais plutôt de sapientiel, comme si une aura de sagesse planait déjà autour d'elle. Et en fait, je crois qu'il me faut le reconnaître, si je n'avais pas croisé la route d'Andrea, je n'aurais sûrement jamais autant découvert la vie de prière.

Je ne l'apprendrais que quelques mois plus tard, mais elle réfléchissait à devenir religieuse. Et moi, chaque jour je me retrouvais à la chapelle, entretenant le doux espoir de la croiser, ingénument, et en profiter pour me

faire bien voir (lui montrer que je suis de ceux qui sont capables, chaque jour, de se lever aux aurores pour venir prier une heure en silence).

Ainsi, des semaines durant, j'ai cru qu'elle pourrait être la femme que la vie m'avait toujours destinée, la complémentarité de mon âme, celle que je n'avais eu de cesse de chercher.

Mais ça n'a duré qu'un temps, quelques mois tout au plus, jusqu'à ce dimanche où, dans l'incompréhension de nos désirs profonds, et de la définition du mot « aimer », nous nous sommes blessés et fait pleurer, au point de ne pouvoir ni l'un ni l'autre cicatriser.

Sans Andrea puis Ludivine, sûrement n'aurais-je jamais autant approfondi ma quête, lu de livres de philosophie, de théologie, développé ma vie spirituelle, enraciné ma foi...

Est-ce là l'humour de Dieu, ou sa stratégie ? Nous toucher par le cœur et les sentiments pour que nous tissions notre relation avec lui, pas à pas, derrière les yeux et le cœur de celles et ceux que nous croisons et aimons ?

Nos chemins spirituels peuvent être sinueux, pas toujours des plus vertueux, parsemés tantôt d'amours, de larmes, de sentiments sans retour. Ayons peut-être juste confiance que tant que nous nous engagerons dans cette

quête de foi avec sincérité, le Seigneur sera là, sans cesse, dans la discrétion et l'humilité, à guider nos pas pour nous mener là où nos cœurs trouveront enfin ce qu'il nous promet.

Ce qui est certain, c'est que Ludivine partira bientôt. Elle quitte le Loiret dans un mois pour rejoindre le Sud et vivre avec une communauté spirituello-bobo-écolo.

J'en suis convaincu, elle y sera heureuse. Elle est de ces êtres qui, où qu'ils soient, apportent naturellement bonheur et joie à ceux qui les côtoient.

– Sentiments –

Samedi 21 juin 2014

Aujourd'hui c'est la Fête de la musique et pourtant l'esprit est à tout sauf à la joie.

Cela fait plus de huit ans que je n'ai pas ressenti tel désir de violence m'envahir.

J'étais là dans le couloir, face à lui, et je sentais mon poing se contracter, mes épaules et le bas de ma nuque trembler comme pas permis, j'étais telle une cocotte sous pression, prêt à littéralement le pulvériser.

Resituons le contexte. Depuis des mois nous nous occupons ensemble de la newsletter du séminaire. Et alors que c'est sûrement celui qui de toute la maison a le plus gros QI, qu'il est capable de faire totalement autre chose en cours que d'écouter et cependant va s'en sortir avec les meilleures notes sans difficulté

aucune, là j'ai l'impression qu'il me prend pour un pigeon. Il ne prépare jamais rien. Pourtant il fait toujours suer. Que ce soit lorsqu'il s'agit de planifier le prochain numéro ou de relire les articles des uns et des autres, il n'honore jamais ce que nous nous étions préalablement dit et en même temps ne cesse de freiner ce qui est fait.

Nous devons nous retrouver en fin d'après-midi pour incorporer son édito, gérer ensemble la mise en page de la newsletter et nous dépêcher de l'imprimer pour pouvoir la distribuer demain, avant les départs de fin d'année. Seulement après vingt minutes à faire travailler ma sainteté et ma patience, il n'est toujours pas là. Comme il ne répond pas au téléphone, je le cherche dans la maison et j'apprends qu'en fait il est déjà en centre-ville, en train de boire une bière en terrasse pour profiter de la Fête de la musique.

Il est en troisième année et moi toujours en première. C'est lui qui est censé être le responsable de la publication et objectivement, là je me retrouve à tout faire tout seul. Il me laisse en plan à quelques heures à peine du moment où il faut tout finaliser et distribuer.

Quand j'apprends qu'il est sorti, je commence à frémir de colère, à bouillir intérieurement comme ça ne m'était pas arrivé depuis des années.

Avec amertume et un zeste d'abnégation je déglutis mon émotion et me mets à rédiger l'édito à sa place. Je gère à peu près le truc et me dépêche d'aller retrouver les autres aux vêpres. Je saute le dîner pour peaufiner la mise en page et alors que j'imprime le premier exemplaire, je le croise dans le couloir. Je n'ai pas le temps de lui faire une remarque que c'est lui qui charge le premier : il me vocifère sa haine dégoulinante de condescendance et m'accuse de m'appropriier le travail, me reprochant d'avoir fait tout ça sans lui.

Ni une ni deux, l'agitation qui commençait à peine à s'apaiser en moi explose tel un volcan face à l'ingratitude de sa posture. Nous commençons littéralement à nous hurler dessus. Mon poing va partir. Je tremble, ma vue se floute légèrement, je me sens dépassé par une énergie intérieure immaîtrisée. Et juste à ce moment-là, alors que tous nos camarades étaient sortis de leur chambre pour voir l'origine de l'apocalypse nucléaire qui était en train d'ébranler toute la maison, sans dire aucun mot, Miguel me prend par l'épaule et me repousse d'un coup dans ma chambre.

J'ai résisté, je lui en ai voulu. Néanmoins je crois qu'il m'a sauvé d'un geste qui aurait réellement pu être préjudiciable.

Comment peut-on vouloir être prêtre et avoir si peu le souci des autres, de ceux avec qui on collabore, on s'engage, de ceux qu'on appelle nos frères ? Qu'en sera-t-il lorsqu'il sera en paroisse ?

*« Nous devons apprendre à vivre ensemble
comme des frères, sinon nous allons mourir
tous ensemble comme des idiots. »*

Martin Luther KING

Au fond je le sais bien, qui suis-je pour juger ? Il a sûrement de bonnes raisons, un mobile, une excuse pour ne pas avoir pu honorer la parole qu'il a donnée.

Mais pour l'instant, je ne les vois pas. Je ne les cherche pas. Au contraire, je récrimine et si je sais que ça ne me fait pas de bien, je m'y complais. Soyons honnêtes, il est bien légitime que je fulmine. Que mérite-t-il de plus sinon que de comprendre dans sa chair combien il peut blesser ?

- Déception -

Dimanche 29 juin 2014

Cela fait à présent quatre ans que je cherche à vivre en chrétien et je viens enfin de vivre ma confirmation.

Étrangement, j'aurais imaginé ressentir davantage, une émotion plus palpable, plus sensible. Mais, bien que je n'aie pas reçu le feu d'artifice de sensations mielleuses que j'espérais dans le secret de mon cœur, ça y est, je me sens enfin prêt, légitime et parfaitement paré pour continuer mon chemin de discernement vers la prêtrise.

Il me faut l'admettre, j'attendais cette confirmation depuis longtemps. Pour nous chrétiens, après le baptême et la communion, c'est le sacrement qui parachève notre initiation, ouvrant en quelque sorte tous nos chakras pour vivre pleinement de l'Esprit Saint au

quotidien et le faire déborder sur tous ceux que nous croisons.

J'en avais fait la demande en 2012. Il fallait se préparer, cela prend quelques mois. Entre-temps, il y a eu la Russie – il me faudra d'ailleurs un jour conter tout ce que j'ai pu vivre de grâces comme de contrastes là-bas.

Et ça y est, c'est donc enfin réalisé.

J'avais la chance que Maman soit là, quelques potes du séminaire aussi et même un des pères du conseil venu exprès. Avec les cent cinquante autres confirmés du jour, la cathédrale était remplie. C'était magique ! Durant toute la célébration la nef n'a cessé d'être baignée d'une lumière féerique. La liturgie ciselée et symphonique, tel un majestueux ballet, nous a envolés. Avec proches et amis à mes côtés, j'étais vraiment béni.

Lorsque l'évêque m'a fait l'onction sainte, il m'a glissé cette petite phrase à l'oreille, qui, toujours je pense, me restera : « Tu sais que tu peux compter sur l'Église ; maintenant sache que l'Église compte aussi sur toi. » Et oui, je le crois. L'Église, après tout, c'est nous : mes sœurs, mes frères, tous ces pauvres chrétiens qui, comme moi, essaient juste de mener leur barque vers le bonheur promis. Ces humbles amoureux de Dieu qui osent croire que nager à contre-courant, comme Jésus nous l'apprend,

en visant l'amour et le pardon plus que la justice de notre temps, est ce qui nous permettra de nous épanouir pleinement.

Et en ce jour de grâce, béni que je suis, j'ai la chance d'avoir eu le frère Marie-Bernard comme parrain. J'en suis convaincu : c'est un saint homme. Sans lui je n'en serais sûrement pas là aujourd'hui et aussi heureux de l'être. C'est un frère de Saint-Jean, qui aurait l'âge d'être mon père et qui pourtant est un véritable ami, un maître aussi. Je ne pense pas qu'il mesure tout ce qu'il a pu être pour moi, grâce à sa simplicité, son accueil, sa patience (malgré toutes ces fois où j'ai pu le déconcerter par mes remarques, mes attitudes, mon insolence et mes révoltes). Vraiment, c'est un homme bon. Il m'a toujours épaté. Il est capable de tenir des heures en prière, à genoux dans le froid, ou encore à m'écouter déverser toute ma rébellion envers Dieu, envers le système, envers les autres, et toujours il reste là, bienveillant, impassible et rayonnant.

Son expérience de la spiritualité hindouiste me laisse aussi circonspect qu'ébahi. Le fait que lui, moine catholique, supérieur de sa communauté, ait pu passer tant de temps à l'autre bout du monde, à découvrir et apprendre de cette tradition ; l'entendre parler avec tant

d'amour de cette autre religion qui lui a tant apporté, quel magnifique symbole. Se nourrir de la différence de l'autre, sans pour autant renier ce qu'on est. Au contraire, même, réussir par là à mieux découvrir la richesse qui est la nôtre.

Oui, quelle joie d'avoir senti sa main sur mon épaule au moment où j'étais confirmé. Comme si je mettais mes pas dans ceux d'un grand homme, un vrai guide.

« Je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai en vous un esprit nouveau. »

Ez 36, 26

Seigneur, je tiens à te rendre grâce, pour tout : le chemin parcouru, les joies, les peines aussi, et toutes ces innombrables résurrections. Tu m'as offert de passer de l'interrogation de l'au revoir au goût de croquer la vie à pleines dents, simplement mais goulûment, juste parce qu'au fond elle est belle et bonne. Je te dis merci pour cela, et pour Marie-Bernard et tous les autres aussi, tous ces témoins qui ont été pour moi le reflet de ton visage, de ta lumière, de ton amour. Je crois que je peux l'affirmer avec grande confiance aujourd'hui : comme eux, je suis prêt à remettre entre tes mains ma vie, à me laisser guider par ton Esprit.

Je t'offre ce que je suis. Fais-en donc ce qu'il te plaira. Qu'à travers mon humble témoignage, ceux qui croiseront ma route puissent discerner un peu de ce que tu es, de ce que tu nous promets et de ce que tu ne cesses de nous partager. Ce soir, tel est mon seul souhait.

- Bénédiction -

Jeudi 31 juillet 2014

Vingt-deuxième nuit au monastère.

Si j'ai longtemps idéalisé cette vie, je dois ce soir me rendre à l'évidence : ce n'est pas pour moi, ou en tout cas pas aujourd'hui...

J'aimerais être des leurs, savoir me satisfaire de cet ordinaire rythmé par la psalmodie, le latin, les vieilles pierres de l'abbaye et ce sentiment d'être hors du temps. De juste « être », finalement. Vivre, simplement exister, reconnaître la saveur incomparable d'un verre d'eau après cinq heures de peine et de sueur à défricher le verger de poiriers en pleine chaleur, se délecter de la sublime beauté d'une communauté à l'unisson pour chanter le *Salve*, éclairée par le seul reflet d'un chandelier, et dans la majesté de ce lieu où tant d'âmes se sont sanctifiées : déjà goûter l'éternité. Je ne

sais pas pourquoi mais je me sens mieux ici, à Saint-Benoît, que lorsque j'avais fait mon « stage » à la Pierre-qui-Vire, il y a deux ans maintenant.

Et en même temps je n'y arrive pas. Je n'arrive pas à me détacher de la cigarette, à apprivoiser toutes les questions qui me hantent, à me projeter dans la perspective d'avoir à toujours obéir, docilement. Les combats demeurent les mêmes aujourd'hui que là-bas.

Ce soir, mes émotions sont sans doute exacerbées par la vue de frère Bède, 84 ans, s'agenouillant tout à l'heure devant la ronde du chapitre des moines – et moi, pauvre petit stagiaire égaré au milieu –, se frappant la poitrine, implorant pardon et attendant de le recevoir publiquement. Lui si âgé, si éblouissant de sainteté, à se battre ainsi la coulepe, et pour une telle broutille – que le secret du collège des frères m'oblige à tenir. À dire vrai, le geste fut magnifique. Il ferait presque verser une larme d'émotion, de tendresse. Et en même temps, se projeter dans une existence avec cette qualité d'exigence, ce n'est pas tant que je ne m'en sens pas capable, mais de là à en faire ma vie...

Trop de questions, et peut-être juste pas assez de résonance face à ce à quoi je crois être appelé.

J'aime ces lieux, éminemment, la Pierre-qui-Vire, Mazille, Athée-sur-Cher... Tous ces couvents et monastères, qu'est-ce qu'on s'y sent bien. Que de parenthèses enchantées, quasi nécessaires dans notre quotidien survolté.

Et en même temps, ce soir je dois le reconnaître : je ne me crois pas capable de cette vie. Pas maintenant.

Dans quelques années, peut-être, qui sait.

- Désillusion -

Mardi 23 décembre 2014

C'est encore un peu éméché que j'écris ces lignes. Ce soir, c'était la « soirée de Noël du séminaire », et qu'est-ce qu'on s'est marrés ! Un vrai parfum de soirée étudiante, avec certes un soupçon moins de demoiselles, mais combien de complicité, d'inattendu et même de facéties puériles.

Alors que nous sommes entre nous toute l'année, certains apprécient tout particulièrement cette soirée pour se mettre sur leur trente-et-un. Ils viennent dîner en costume. Le repas est nettement amélioré : vins capiteux, petits fours, festin savoureux, nappes en tissu, compositions florales au milieu... Même si nous mangeons déjà bien d'ordinaire, je dois dire que des petites soirées comme celle-là font

clairement plaisir. Ceux qui ne sont jamais entrés dans un séminaire ne peuvent imaginer.

Chacun, en équipe, par promo ou groupe d'amis, nous préparons des petits sketches et ainsi la soirée prend la forme d'un véritable cabaret, jalonné des prestations des uns puis des autres, sur un ton franchement humoristique, parfois même caustique mais toujours bon enfant. Et je dois dire que ce soir, c'était sacrément grandiose !

Ceux du second cycle, les plus grands donc, ont fait un sketch où ils retraçaient la vie de saint Thomas d'Aquin – la « star » des théologiens. Si sur le papier cela pourrait nous barber, ils ont réussi à nous rendre la chose tellement rocambolesque et cocasse qu'ils nous ont fait pleurer de rire. Même le père Robert, 91 ans, presque toutes ses dents et doyen du séminaire, n'a pu se retenir. Que ce soient les costumes de travestis, les répliques teintées de latin avec un accent d'aujourd'hui, ou encore Romuald... Il est arrivé sur scène, en belle robe rouge et jambes rasées de près, incarnant la prostituée à laquelle, selon la légende, saint Thomas n'aurait pas même daigné jeter un regard, alors que ses frères malintentionnés voulaient le piéger. Nous le connaissions déjà un petit peu taquin, notre

Romuald, provocant, de temps en temps non-chalant, mais de là à oser cela... Il a assuré !
Nous avons tous été conquis.

Les Indiens nous ont ensuite gratifiés d'un pastiche de la vie du séminaire chorégraphié dans l'esprit des films de Bollywood.

Avec les deuxième année, nous nous étions amusés à rédiger les verdicts des procès en canonisation de tout le conseil des pères.

Et les Tourangeaux ont conclu par un petit « Qui veut gagner des millions » maison, dont même eux ne retrouvaient plus l'intégralité des réponses tant les énigmes étaient perchées.

Véritablement, une soirée hors du commun !

Il est peut-être là le danger : d'assembler une quarantaine de gars, de 20 à 45 ans, en mode internat. Ça crée des amitiés inégalées ! Et en même temps, qu'est-ce qu'on retombe en enfance.

- Complicité -

Si les gens savaient, ils auraient tant de mal à y croire.

Quelle joie donc ! D'autant plus le jour de la fête du Sacré-Cœur.

Se rendre compte que la force de cet Esprit d'Amour du Seigneur œuvre effectivement et porte ô combien de fruits ! Bien sûr, la Résurrection c'est ce grand passage qui nous attend à la fin. Mais n'est-ce pas aussi surtout toutes ces petites renaissances, dans l'ordinaire de nos journées, ces relations abîmées, parfois au parfum de défiance, qui pourtant, un jour, un mois ou des années après ce qui a blessé, prennent de nouveau vie, dans un élan que l'on n'aurait pu soupçonner ?

Est-ce la grâce d'un instant ou une réconciliation vraie, pérenne ? Si notre projet commun échoue, la méfiance renaîtra-t-elle de nouveau entre nous ? Ou est-ce qu'au contraire, ce jour marque véritablement un nouveau départ, une Résurrection ? Allons-nous réussir à enterrer nos vieilles querelles, à mettre de côté nos ego surdimensionnés de pauvres petits prêtres pas toujours ajustés, pour laisser s'accomplir ce que personne n'aurait présumé ?

J'ai si hâte de voir ce que l'avenir nous réserve.

Comme je rends grâce pour telle journée !
Telle vie...

Vraiment, de tout cœur : merci !

- Espérance -